

Romanciers et conteurs hongrois

par A. Prudhommeaux.

Le roman et la nouvelle hongrois contemporains sont dignes de rivaliser par l'originalité et la richesse qu'ils présentent, avec la plupart des littératures européennes. Leur intérêt égale celui de leurs rivaux scandinaves, polonais, flamands-néerlandais, etc. — et s'il n'ont produit ni un Tolstoï ni un Dostoïewski, ils peuvent se glorifier d'avoir suscité une brillante pléiade de talents originaux.

C'est d'abord, dans les années d'euphorie qui suivirent l'*acte de compromis* de 1867, la verve joyeuse et classique de Jokai, déployant les jeux illimités d'une imagination joviale un peu puérilement ignorante des duretés de la vie. L'œuvre de Mikorath montre le bien-être d'une noblesse patriarcale proche de la terre ; il y a chez lui du Tourgueniev, du Dickens, et comme un écho inattendu de Cervantes.

L'influence française se manifeste plus directement chez l'aristocrate Sigismund Jasth, qui conçoit pour son propre monde une tentative parallèle à celle des *Rougon-Macquart* de Zola et meurt trop jeune pour la mener à bien. Un fils de la bourgeoisie, Zoltan Ambrous, disciple de Maupassant, mais aussi de Bourget et d'Anatole France, évolue peu à peu vers une sorte de réalisme méditatif, avec un style parfait et dépouillé.

Ambrous coopère, en 1908, à la fondation de la revue *Occident* (célèbre dans les annales des lettres hongroises pour avoir introduit et longtemps maintenu vivace un esprit de critique sociale et religieuse et une orientation « vers l'ouest »). Donnant écho à un certain scepticisme frondeur qui avait fait ailleurs les beaux jours des années 1890, *Occident* ne tarde pas à prouver qu'aucune forme de l'art ne lui est étrangère ; il met en relief des talents aussi divers que ceux d'Ady, Moricz, Babits et Kostolányi.

Le premier, qui mérite d'être appelé le Baudelaire hongrois, révolutionne l'art de la poésie et celui de la prose par l'intensité même de sa vision et de son style. Moricz, à la fois naturaliste et romantique, détruit, en peignant un monde tragique, rouge et noir, l'idylle bleue et blanche de la génération précédente ; la force objective de ses personnages est énorme ; sa mort accidentelle, survenue l'année dernière, prive la littérature hongroise d'une de ses forces les plus géniales. Puissant caricaturiste du réel, Kostolányi est un subtil évocateur de figures grotesques, mais vivantes.

Mais c'est Babits qui a su réaliser la synthèse de l'esprit hongrois et de l'esprit occidental. Avec lui se manifeste et disparaît un des plus puissants artistes de l'Europe contemporaine ; génie inquiet et tourmenté de l'entre deux guerres.

Il faut souhaiter que son œuvre, encore méconnue chez nous, fraye la route à une connaissance

plus étendue des lettres hongroises. De même pour le talent de Krudy, rénovateur de la nouvelle et dont la sensibilité littéraire n'est pas sans analogie avec celle de Proust, de Giraudoux et de certains romans féminins anglais d'aujourd'hui.

Face aux « occidentaux » attirés un moment dans l'orbite du communisme, se fonda, lorsque se produisit le choc en retour, la revue conservatrice *Orient*, résolument conservatrice, et que dirigea Mme Cécile Formay, et qui reprit quelques-unes des thèses du maurassien Désiré Szabo. Ces deux revues antagonistes ont disparu, et le désir d'une réforme, tel qu'il s'exprime littérairement, s'est généralisé, mais selon des méthodes plus modérées ; les divergences essentielles portent sur la définition du rôle des écrivains dans le mouvement social. Doivent-ils mettre la littérature au service de la politique, de la propagande ? C'est ce que prétendent les « populistes », jeune minorité exubérante dont l'intransigeance repousse toute expression artistique qui ne serait pas celle, aussi, d'un catéchisme social.

En face des populistes sont les « urbains », qui se réclament de Babits. Leur chef incontesté est aujourd'hui Mazai. Ils sont partisans d'un art autonome fondé sur la tradition locale et européenne. D'autre part, un mouvement qui concilie les deux précédents, et fondé par l'écrivain paysan Jules Illyès, permet d'espérer la fin des oppositions stériles. Déjà l'œuvre d'un Tamasi, en contact étroit avec le folklore de la Transylvanie, et s'élevant d'autre part jusqu'à l'humain universel, permet de prévoir pour le roman et la nouvelle hongrois un avenir de large fécondité.

A. Prudhommeaux.